



L'étude de la religion comme support face à la précarité

Laurence Dufay

S'intéresser aux études en sciences islamiques offre de multiples pistes de réflexion et peut nourrir notre tentative d'interroger l'usage social du religieux. Quand les piliers sociaux traditionnels (famille, école, emploi, protection sociale...) ne soutiennent plus suffisamment l'individu en situation de précarité, le religieux représente une alternative possible.

Par précarité, il ne faut pas seulement entendre détresse économique, mais également la solitude induite par une sorte de déliaison sociale. Dès lors, étudier les racines de sa religion, c'est reconstruire du lien social. C'est également se réinsérer dans la trame validée de notre société occidentale : une formation vers un débouché professionnel.

Entre « *refuge dans des coutumes réinventées, voire rigidifiées en contexte migratoire* » tel que décrit par P. Jamouille (2009) et ouverture possible sur un avenir professionnel, les études en sciences islamiques évoluent au carrefour de valeurs culturelles que nous allons tenter d'éclairer.

Études en sciences islamiques : pourquoi faire ?

En entrant dans une école de sciences islamiques bruxelloise, j'ai pu observer comment le religieux peut servir de support, en complément, voire en lieu et place de la famille et de l'État social. Les jeunes femmes qui y étudient et que j'ai pu côtoyer vivent le plus souvent sous le toit de leurs parents ou à la charge de leur mari. Elles bénéficient pour la plupart d'allocations sociales et n'ont ni travail déclaré ni petits boulots. Dans les premiers modules, le niveau d'étude dépasse rarement le certificat d'études secondaires supérieures, public cible du mouvement fondamentaliste salafi. Leur autonomie financière s'avère relative, parfois même précaire, mais des croyances religieuses viennent pourtant leur apporter sécurité et réconfort intérieur.

Dans un monde où l'activité professionnelle s'érige en valeur prépondérante et occupe un espace conséquent, nous ne pouvons faire l'économie d'une analyse du lien social à travers les thématiques de la formation et de la sphère socioprofessionnelle. Plus précisément, je tenterai de donner des éléments de réponse à cette question d'actualité : *quelles peuvent être d'un point de vue social les raisons qui motivent certaines jeunes femmes à entreprendre des études en sciences islamiques aujourd'hui à Bruxelles ?*

À première vue, on peut voir dans l'étude intensive et exclusive des sciences islamiques (ou de la langue arabe comme langue coranique) par de jeunes adultes bruxelloises en âge de travailler ou de se former professionnellement, un repli fondamentaliste. À l'heure où d'autres s'activent pour exhiber leurs premières paies et s'intégrer dans le monde du travail, certaines font le choix de ce que d'autres considèrent comme une volte-face et se tournent résolument vers les fondements de leur culture religieuse en se plongeant dans une étude approfondie du Coran et/ou de la langue arabe classique. Qu'il me soit permis de poser l'hypothèse suivante : au contraire d'un recroquevillement, l'usage social du religieux traduit une volonté de trouver sa place dans l'ici et maintenant. Nous verrons que le biais d'études coraniques peut traduire une volonté de concilier des appartenances identitaires, culturelles et religieuses fortes avec une volonté d'émancipation personnelle, d'intégration dans un milieu différent dans le respect du monde d'où l'on provient.

D'un point de vue plus concret, il apparaît rapidement que le retour aux études provoque dans bien des cas un bouleversement d'une image de soi ternie par un rapport difficile aux études pendant l'enfance ou l'adolescence. Une certaine confiance en soi retrouvée, la formation en sciences islamiques peut servir de tremplin vers une intégration d'un type inédit. C'est la raison pour laquelle j'ai porté mon attention sur ces stratégies de réussite mises en place par mes interlocutrices. Elles ont en effet trouvé un moyen de concilier appartenances religieuses et culturelles avec des impératifs d'ordre professionnel ou en tout cas de formation. L'outil religieux leur a également permis d'accepter leur condition en milieu populaire ou en précarité et de se rattraper statutairement.

Image de soi et réussite

N'ayant pas bénéficié d'orientation (scolaire ou professionnelle) digne de ce nom au cours de leurs études secondaires ou dans leur famille, mes interlocutrices peinent à se projeter positivement dans l'avenir et à formuler des projets, hormis celui de se marier ou d'avoir des enfants. Leur confiance et estime d'elles semblent tellement « endommagée » qu'elles conditionnent et doutent de leur capacité à réussir : les examens du module en cours, les modules suivants. Leurs rêves et souhaits transparaissent néanmoins timidement dans leurs commentaires et questions relatives aux offres de formation, les voyages, le féminisme musulman, les femmes musulmanes arrivant à s'affirmer, le modèle prophétique d'ouverture et de respect... On le voit, ces jeunes femmes n'ont pas choisi de reprendre des études islamiques pour le seul plaisir du parcours, de l'étude ou d'un retour à leurs racines religieuses. Il existe une volonté claire de se projeter dans un avenir socioprofessionnel, même si elle est diffuse, naïve ou encore au stade de l'ébauche.

Une certaine tendance à la position victimaire pousse parfois ces jeunes femmes vers des préoccupations éducatives ou revendicatives. Les étudiantes, déterminées et en recherche d'autonomie, sont décidées à prendre leur avenir en main. Hors de question de mendier la considération du « système » : toute considération misérabiliste ou paternaliste sera rejetée avec force. Sans attendre que des politiques sociales et interculturelles efficaces impactent leurs réalités, elles s'activent donc à concrétiser leurs rêves.

À l'école, certaines d'entre elles sont rebelles, parfois effrontées vis-à-vis des professeurs. Quelques-unes aiment s'en rappeler, sourire en coin. Désormais, elles ont troqué leurs musiques de la rue pour des MP3 à consonance coranique. La notion même de réussite est redéfinie : même si l'on ne va pas jusqu'au bout, on s'adjuge un certain degré de réussite symbolique et matérielle. Car tenter, c'est déjà en partie réussir. L'intention prend valeur de résultat. Aller au bout de son cursus et obtenir un diplôme n'est plus l'unique Graal au bout du chemin. Même si l'on ne va pas jusqu'au bout, même si l'on intègre que partiellement la matière, on a « réussi ». Réussi à se rasseoir sur un banc de classe ou d'auditoire, réussi à se reconnecter à une certaine sphère intellectuelle, réussi à s'inscrire dans un projet hors de la maison et respectable à tous égards.

« Je le fais, mais on verra si je pourrai aller jusqu'au bout, ce n'est pas facile. De toute façon, c'est l'intention qui compte. Il y en a qui ont la science, mais qui sont paumés. »
K., réflexion à la pause.

La société occidentale requiert de se donner des armes pour le marché de l'emploi et encourage l'accumulation des richesses matérielles ? L'islam recommande avec force de se cultiver, de se former religieusement sans trop se compromettre dans un environnement non musulman ? En reprenant des études en sciences islamiques, d'un certain point de vue, ces jeunes femmes tentent ce grand écart.

Après les études

La carrière religieuse offre des métiers (enseignante, aumônière, prédicatrice...) que les infra qualifiées voient comme accessibles, une possibilité de travail qui détourne les discriminations dont se sentent victimes les diplômées : qui rendent possible une autonomie financière et un épanouissement professionnel. D'autres se tournent vers les soins (esthétiques à domicile...), la vente de produits online ou à domicile (voiles, lingerie...), etc. Elles répondent ainsi à de nouvelles demandes avec un marketing spécifique. Les indispensables références religieuses de ces nouveaux indépendants/commerçants nécessitent une formation religieuse reconnue et créditée par leur public cible. La soif d'ascension sociale va donc prendre des formes inédites. Les écarts entre les récits et les observations relèvent des postures défensives qui trahissent leur désir d'être « comme tout le monde ». Pour maintenir, faire tenir et entretenir ces rêves d'envolées, certaines de ces femmes se racontent des histoires qui les aveuglent : notamment, le fait que ces réussites sont cantonnées dans des secteurs fatalement très spécifiques, malgré le développement constant de nouveaux segments sur le marché florissant du hallal.

Cependant, si les activités professionnelles consécutives aux études islamiques ou en langue arabe s'incarnent dans des fonctions et des milieux restreints, au travers d'un travail souvent précaire ou marginal, socialement reconnu ou non, il faut admettre qu'il s'agit là d'une insertion socioprofessionnelle que la société permet désormais. Quel que soit le charroi d'images négatives, de limitations et d'incompréhensions que ces développements susciteront éventuellement à l'extérieur de cette sphère culturelle et religieuse.

Pour d'autres, la formation religieuse sert principalement à enrichir leur CV de célibataire. Elles attendent ainsi religieusement la venue d'un Prince charmant source de sécurité et de stabilité. Pour ces dernières, il faut éviter l'homme violent ou infidèle. Pour trouver le « bon musulman » qui les respectera et leur offrira une vie meilleure, chacune souhaite devenir la « bonne musulmane pratiquante » qui partagera les mêmes références (valeurs, repères idéologiques...) et qui aura un projet similaire d'éducation des enfants.

Plusieurs marchés se croisent donc : celui de la formation religieuse, celui du « travail halal » et le marché matrimonial. Dans cette économie, on tente de tout agencer :

« Professeur de religion, c'est un métier intouchable. C'est une garantie, car jamais un homme ne l'interdira. Au contraire, il va l'aider et l'encourager (son épouse). Ça permet de concilier vie de famille et vie professionnelle. C'est un métier idéal, car tu gagnes la grâce de Dieu, dans la famille c'est valorisé, ce n'est pas considéré comme une femme qui travaille pour s'émanciper ou pour son plaisir, en plus, c'est utile dans son foyer... »

Les études islamiques deviennent ainsi un facteur d'émancipation permise et d'affirmation identitaire. En prenant appui sur le support religieux, les jeunes femmes musulmanes construisent leurs propres normes dans les contraintes de leur environnement et une voie d'émancipation qui peut leur garantir le soutien de leur famille et leur entourage.

Voyages et pèlerinage

Rester au quartier, dans l'imagerie populaire, est parfois synonyme d'échec et de frustrations pour celles qui avaient rêvé de s'émanciper. Quand les difficultés d'insertion bloquent cette ascension sociale, de nouveaux projets d'immigration ou d'évasion par le voyage allègent le quotidien tout en ravivant le déracinement culturel et les questions identitaires.

Diplôme en poche, premiers salaires dans l'escarcelle, on peut commencer à laisser courir son imagination : séjours en Arabie Saoudite ou en Angleterre peuplent largement les rêves et fantasmes de jeunes femmes en quête d'une autre chose, d'un retour aux sources qu'a parfois exacerbé une formation en sciences islamiques d'essence salafiste. Réaliser ces voyages ou payer un minerval demande un minimum d'aisance financière que nombre d'entre elles souhaitent obtenir grâce à leurs études. Les envies de séjours ou projets de résidence dans des pays du Proche Orient ou des pays plus « respectueux » de leurs spécificités communautaires sont légion.

« Mon mari a des possibilités de travail aux Émirats et on pense à y aller. » S., réflexion à la pause. « Les musulmans en Angleterre, ils sont bien organisés. » K., à la pause.

Ces rêves d'exil et d'installation en pays musulman, parcourent régulièrement les conversations de projets : *« Les jeunes des nouvelles générations envisagent la hijrah pour trouver du travail et pratiquer l'islam de manière visible tout en passant inaperçus. Certains vivent en effet leur religiosité en France avec douleur à cause du climat médiatique et sociétal. »* (Imam Tareq Oubrou, théologien à Bordeaux, dans une interview accordée au journal *Le Monde*).

Dans les milieux salafistes, l'Arabie Saoudite ou l'Angleterre sont particulièrement citées pour leurs offres en matière de formation religieuse et la possibilité de s'habiller comme elles le souhaitent. Pour certaines, le projet dépasse le discours et se concrétise, sans toutefois durer dans le temps : séjour de trois mois, trois ans, allers-retours... Ainsi, L. a rejoint son mari à Médine et souhaite partir en Angleterre : *« Mon mari a vécu cinq ans à Médine pour suivre des études de sciences islamiques. Mon frère accompagne des groupes au pèlerinage et aux visites pieuses en Arabie Saoudite. Il me parlait de son ami, étudiant à Médine et c'est ainsi qu'on a été présentés et qu'on s'est mariés. Maintenant, je suis revenue et j'ai terminé ma septième professionnelle alors c'est plus facile et il est rassuré. Mon mari a terminé une formation de boulanger, mais c'est dur. Alors, il préfère travailler dans la sécurité. Il cherche du travail. Maintenant, on a le projet d'aller étudier à Londres, car il y a une grande école très réputée là-bas. »*

La recherche d'un équilibre délicat

Dans ces parcours de réussite cloisonnée, les usages détournés du religieux permettent de trouver sa place et de s'émanciper « halal », par un mariage parfois précoce, mais louable puisque l'on a le devoir de se préserver sa chasteté ; de se distancier du modèle familial pour la bonne cause en adoptant un islam épuré des traditions populaires (comme celles venues du Maroc par exemple) et d'afficher une modernité transnationale.

Ces nouveaux mouvements fondamentalistes (comme les évangélistes et pentecôtistes dans les communautés issues de l'Afrique ou de l'Amérique latine) qui se propagent au niveau mondial et se développent particulièrement sur internet. Ils proposent une appartenance à une communauté virtuelle mondiale forte et la promesse de concilier modernité et religion en offrant à leurs fidèles le support qu'ils recherchent.